LETTRE

SUR

L'ÉDUCATION.



Se trouve A PARIS,

Chez { M. Périsse, Libraire, pont Saint-Michel.
LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

M. DCC. LXXXIX.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

ÉCRITE A UN PÈRE DE FAMILLE,

Qui avoit fait à l'Auteur les trois questions suivantes :

1°. Quelles qualités doit-on rechercher dans un Instituteur pour une éducation particulière ?
2°. Quelle autorité doit avoir l'Instituteur ?
3°. A quelles époques doit commencer et finir l'éducation ?

Comme chacun donne une acception particulière au terme ÉDUCATION, et qu'on ne la fait consister en général que dans des accessoires, je préviens que j'entends par ce mot, » l'art de » former l'esprit et le cœur d'un jeune homme, pour le rendre » utile à la société.

PREMIÈRE QUESTION.

Quelles qualités doit-on rechercher dans un Instituteur pour une éducation particulière ?

RÉPONSE.

On trouve dans Émile la réponse à cette question ; mais tout le monde

sait qu'elle est décourageante, puisque l'auteur exige plus que ne comporte la nature humaine. Pour être utile aux hommes, il ne faut pas leur proposer ce qu'il n'est pas en leur pouvoir d'atteindre. Trop de perfection n'est qu'une belle chimère qui ne conduit à rien. Tenons-nous au niveau des choses humaines, et voyons-les comme elles sont.

Il est deux qualités qui rendent les hommes utiles à leurs semblables : la *justesse de l'esprit et la bonté du cœur.* Si vous les trouvez dans un instituteur, n'en demandez pas davantage ; c'est l'homme qu'il vous faut pour former votre fils, et le mettre en état de remplir sa tâche dans le monde. Je ne parle pas des mœurs ; en manquer seroit un opprobre.

I. Justesse d'esprit.

C'est une vérité incontestable, que nous apprenons à penser, à juger, à agir, comme nous apprenons à parler. L'ame d'un jeune homme prise à son aurore, se formera donc nécessairement à la droiture, s'il est guidé par un instituteur toujours guidé lui-même par la droite raison. Son esprit deviendra pour ainsi dire un organe particulier, destiné aux impressions de la vérité. Les sophismes, les inconséquences et les erreurs seront pour lui des dissonnances pénibles, et comme des tons faux qui déchirent l'oreille d'un bon musicien. En un mot, il acquerra une logique naturelle, qui lui fera trouver du plaisir dans tout ce qui est juste et vrai, et du mal-aise dans le désordre, parce que le désordre est une inconséquence.

Ces réflexions, qui exigeroient un livre, suffisent pour faire sentir qu'une partie principale de l'éducation peut se faire sans peine et sans études, et qu'il ne s'agit que de mettre un enfant en commerce familier et intime avec un homme d'un esprit juste.

II. Bonté du cœur.

Si la société n'avoit dégradé l'ame humaine, sans doute que la bonté du cœur n'eût jamais été séparée de la justesse de l'esprit. Dans l'état de pure nature, voir le bien et ne le pas faire, eût été une contradiction. Mais nous sommes dans un autre ordre de choses. Les enfans nés bons et sensibles deviennent des hommes durs et méchans, si les douces insinuations de la tendresse n'entretiennent constamment leur bonté naturelle.

Il est donc essentiel que l'instituteur

aît le cœur bon, le cœur d'une mère, non-seulement dans sa conduite particulière envers l'enfant, mais dans tout l'ensemble de sa vie, qui doit être en tout temps un modèle pour son élève.

Les hommes sont si injustes, qu'ils calomnient jusqu'à la bonté, cette douce et bienfaisante qualité, la seule aimable, peut-être, ou du moins la seule qui force toujours les hommages des cœurs sensibles, et qui est dans notre ame l'auguste image de la Divinité. Trop de bonté, dit-on, gâte les enfans..... Eh! non, ce n'est pas la bonté qui les gâte; c'est la foiblesse ou l'esprit faux: qualités nuisibles, qui malheureusement accompagnent quelquefois la tendresse maternelle, comme le poison s'unit aux substances les plus précieuses. Mais ne confondons pas les idées: le travers d'une mère qui caresse son enfant à contre-temps, n'est pas plus de la bonté, que l'arsenic n'est de

l'or. La bonté fait du bien aux hommes, et jamais du mal. Si elle est dans le cœur d'un instituteur, son élève deviendra bon comme lui.

Il est des parens qui, sous prétexte d'aguerrir leurs enfans contre la douleur, et d'élever leur courage, affectent de ne point compatir à leurs maux, et croiroient en les plaignant, manquer aux vrais principes d'éducation. Cette politique, qui est hors de la nature, n'est bonne que dans ses vues, et peut devenir très-pernicieuse dans ses effets. Vous ne voulez jamais essuyer les larmes de votre enfant!... Ah ! craignez qu'il ne devienne insensible aux vôtres !

Il paroît d'abord bien facile, et même naturel d'aimer les enfans ; car il n'en est pas d'eux comme des hommes faits, qui se défient tous les uns des autres, et n'osent s'aimer qu'avec réserve, parce qu'ils craignent d'être trompés. Les enfans que la société n'a pas encore

corrompus, n'opposent à nos sentimens aucun sujet de défiance. Ils ignorent le mal, la fausseté, la dissimulation. La naïveté et la candeur qui brillent sur leur front, inspirent ce doux intérêt que l'on ne sauroit définir, mais qui rend tous les hommes bienfaisans à leur égard. Leur confiance est entière, ainsi que leur crédulité. Ils supposent les hommes aussi bons, aussi vrais qu'ils le sont eux-mêmes. Ils se contentent de peu, et sont ravis du moindre bienfait. Ils s'attachent à tous ceux qui leur donnent des soins. Qui ne seroit touché d'être l'appui de leur foiblesse, et de recevoir leurs tendres embrassemens? Je pourrois encore embellir ce tableau; mais il a un autre point de vue qui le change absolument; et sans rien diminuer de l'hommage que je rends à l'amabilité des enfans, je dirai cependant qu'il faut du courage pour les aimer constamment, quand on est chargé de

les instruire. Ils sont si ignorans, dit M. l'abbé Fleuri, qu'ils ignorent même qu'il y ait quelque chose à apprendre. La mobilité de leur cerveau, le besoin qu'ils ont de faire du mouvement, tout concourt à les rendre ennemis de l'application et de l'étude. De là leurs petites rebellions, leurs murmures, leur mauvaise humeur, leur indocilité, et une infinité d'autres défauts, qui, se montrant tous les jours et à chaque heure du jour, donnent à l'instituteur un exercice de patience plus pénible qu'on ne le croit d'ordinaire. Tel homme souffre sans se plaindre une douleur vive, mais momentanée, qui trouveroit insupportable une légère piqûre qui se renouvelleroit à chaque instant. On voit par là combien est digne de vénération un instituteur qui ne se rebute jamais des dégoûts multipliés attachés à son état, qui trouve dans la bonté de son cœur des motifs toujours

renaissans d'aimer son élève et de le rendre bon. Si quelquefois, hélas! pour arrêter une attention trop prompte à s'échapper, ou pour réveiller une paresse trop languissante, il est forcé de paroître redoutable, c'est lui-même qui se punit et qui souffre le premier. Ainsi le jardinier prévoyant, ensanglante sa main pour entourer d'épines un jeune arbrisseau qui lui est précieux, et qu'il veut défendre de la dent des animaux.

Oh qu'il y a de charmes à contempler cette association, que j'ai presque nommée sublime! Qu'il est grand cet homme qui, en se rendant l'ami d'un enfant, en est devenu comme la divinité tutélaire!.. Jeunes et aimables mères, sous vos lambris dorés, l'esprit les ris et les graces forment sans doute un spectacle enchanteur; mais la modeste retraite où je vois votre enfant, instruit, guidé par la sagesse, présente à mon ame émue, un tableau

bien plus touchant et plus délicieux !... C'est là qu'il apprend, non pas à vous aimer, (son maître en ce point est dans son cœur), mais que vous aimer est un devoir sacré, éternel, qu'il ne peut enfreindre sans se dégrader, et qu'il ne peut remplir sans être heureux. Il y apprend à aimer ses semblables, à desirer leur bonheur, à supporter leurs défauts, leurs vices mêmes, comme son ami supporte ses torts et ses fautes journalières.

SECONDE QUESTION.

Quelle autorité doit avoir l'Instituteur ?

RÉPONSE.

Souvent un zèle aveugle, un défaut de réflexion ou d'expérience, peut-être même la vanité, ont jeté des

nuages sur les vérités les plus claires. Je ne sais à laquelle de ces causes il faut attribuer l'incertitude que présente la question à laquelle je réponds ; mais une courte discussion la fera disparoître entièrement.

» Comme la véritable nourrice est » la mère, dit l'auteur d'Émile, le vé» ritable précepteur est le père. « En quelque style qu'on exprime ce principe, rien certainement ne peut en affoiblir l'évidence.

Supposons donc que le père élève lui-même son fils ; on voit aisément qu'elle est son autorité : lui seul forme le plan et dirige les études de l'enfant ; lui seul prescrit son régime physique, les heures de ses repas, de ses délassemens, etc. Rien dans cette éducation, rien absolument ne se fait que par les ordres du père, qui, joignant la fermeté à la sagesse, ne pourroit souffrir qu'un tiers voulût s'ingérer dans cette affaire, la plus importante que jamais il puisse avoir.

Mais si le père ne peut élever son fils, et qu'il se fasse remplacer par un ami, il ne doit y avoir de changement que dans la personne, et aucun dans les choses. Toute son autorité passe à son réprésentant, (j'entends l'autorité relative à l'éducation) et de celui-ci uniquement, doit dépendre désormais le pupille qui lui est confié.

Étudiez avec soin, à la bonne heure, la conduite du précepteur; sondez son ame, et voyez s'il mérite votre confiance par la constance de sa vertu; mais n'entreprenez jamais de partager ses fonctions : vous les troubleriez, vous affoibliriez l'intérêt qu'il prend à son ouvrage; cet intérêt si précieux, dont doit dépendre le bonheur de votre enfant, et la sérénité de vos jours.

Une bonne éducation dépend nécessairement d'un ensemble de moyens dirigés par un seul homme, comme une bonne navigation dépend d'un bon pilote.

Si les parens viennent à la traverse, il n'y a plus d'ensemble, plus d'unité: ce sont plusieurs pilotes qui font faire au navire des mouvemens différens, et qui (pour le moindre mal) le feront aborder où aucun d'eux ne vouloit aller.

Beaucoup de pères de famille, convaincus de cette vérité, laissent à l'instituteur le libre exercice de ses fonctions. On se plaint davantage des mères : leur tendresse plus facile à s'alarmer, devient plus souvent un obstacle aux études de leurs enfans; elles les en font dispenser le plus souvent qu'elles peuvent. Peut-être en ceci exagère-t-on le mal qui en résulte, sans penser au bien qui le compense, et qui se trouve dans l'augmentation d'attachement réciproque entre la mère et l'enfant. Mais l'inconvénient seroit sans mélange de bien, si la mère devenoit elle-même précepteur, et faisoit son écolier de son fils. Elle

a une tâche plus aimable et plus utile à remplir. Qu'elle prodigue à ses enfans les marques de sa tendresse sur le témoignage avantageux de leur ami, ou qu'elle les en prive sur ses plaintes; que celui-ci, dépositaire de ce qu'elle a de plus cher, trouve auprès d'elle les consolations et les encouragemens dont il a besoin chaque jour pour fournir sa pénible carrière: par cette conduite, elle se montrera une bonne mère, et contribuera véritablement à l'éducation de sa famille.

Les parens ne sauroient trop craindre de donner de l'amertume à celui qui les remplace auprès de leurs enfans. Ils ne sauroient trop lui alléger le poids de sa charge. Sans doute que le seul témoignage de sa conscience peut soutenir son courage contre les ennuis et les dégoûts : la douce jouissance de soi-même est un bien, un appui qu'aucune puissance humaine ne peut lui ravir; mais ce n'est qu'un

motif

motif de patience auquel il ne doit pas être réduit. Si vous voulez qu'il soit utile, il faut animer son zèle par la justice et la reconnoissance que vous devez à ses soins, par les témoignages de votre estime, de votre attachement, de votre amitié.

Il est sur-tout essentiel, comme il a été observé, d'employer tous les moyens qui peuvent rendre bon et perfectionner le caractère d'un enfant. Mais ce seroit bâtir sur le sable, ou plutôt détruire le fruit dans son germe, si l'éducation étoit partagée. Balotté de mains en mains, le malheureux enfant ne verroit dans ses différens pédagogues, que des ennemis de son repos qui se relayent pour le tourmenter. L'aigreur naîtroit dans son ame, et on le verroit devenir indocile, revêche et plein d'humeur.

TROISIÈME QUESTION.

A quelles époques doit commencer et finir l'éducation ?

RÉPONSE.

Rousseau veut que le vertueux mortel qui se destine à faire une éducation, prenne l'enfant au berceau ; et rien n'est mieux vu ni mieux senti que tout ce qu'il dit de l'éducation physique des enfans. Mais puisque son style enchanteur n'a guère fait que des admirateurs, il seroit inutile que ma plume peu exercée répétât les mêmes vérités. Je dirai simplement qu'on ne sauroit trop tôt mettre auprès de l'enfant le guide qui doit le former. Je voudrois que ce fût à cinq ans, et pour le plus tard à six ; non pour l'instruction, à Dieu ne plaise !

mais pour garantir le cœur du vice, et l'esprit de l'erreur. (Émile.)

Le gouverneur, en recevant de bonne heure dans ses bras le tendre pupille dont il doit faire un homme, prendra pour lui des sentimens qui le lui rendront toujours infiniment cher : l'enfant le regardera comme son père. Les avantages qui résulteront de ces doux liens sont innombrables, et ne peuvent être bien sentis que par ceux qui en ont fait l'expérience. Chacun apperçoit du moins, que dans cette position, l'instituteur verra naître le caractère de son élève, qu'il le connoitra bien, qu'il n'aura jamais d'effort à faire pour le réformer, qu'il pourra suivre la marche de la nature dans le développement de l'intelligence, épier la fleur dans son bouton, et préparer ses instructions en conséquence. Au reste, un précepteur instruit, qui se borneroit à répondre aux questions d'un enfant jusqu'à l'âge de dix ans, lui

apprendroit plus de choses utiles que n'en savent d'ordinaire les enfans que l'on a le plus appliqués à l'étude jusque-là. L'époque où doit finir l'éducation ne peut-être marquée ; car comme les plantes sont plus ou moins hâtives selon la différence des climats, de même les facultés de l'ame se développent plus tôt ou plus tard, selon la différence de l'organisation humaine. Cependant parmi nous, on cesse l'éducation de tous les jeunes gens à-peu-près au même âge, et cet âge est celui où elle devroit commencer. En effet, l'éducation étant l'art de former l'esprit et le cœur, elle ne peut exister que lorsque les enfans sont susceptibles de raisonnemens et de sentimens, ce qui arrive bien plus tard qu'on ne pense.

On se hâte de parler métaphysique aux enfans, de leur étaler de grands principes de morale qui doivent régler leur conduite dans la société ; et ils ne

savent ni ce que c'est que principe, ni ce que c'est que société. Ces vérités abstraites, et tant d'autres dont leur raison naissante est offusquée, ne leur présentent aucun sens : leur esprit ne peut les recevoir qu'à l'aide d'une multitude d'autres idées intermédiaires qui n'existent pas encore pour eux, parce qu'ils n'ont pas assez vécu, ni vu assez d'objets.

Ce que nous appelons éducation, n'est à proprement parler qu'une préparation à la véritable éducation. Un jeune homme bien élevé jusqu'à quinze ans, n'est qu'une terre bien préparée, un jardin bien dessiné, si l'on veut, et même embelli par l'art, mais où rien n'est encore développé.

On ne peut acquérir de véritables instructions, des connoissances utiles, que par la réflexion et la méditation. Or, quel est l'homme qui peut se vanter, qui peut même se souvenir d'avoir refléchi avant quinze ans ?

Il est malheureusement une autre éducation trop réelle, quoiqu'elle n'en porte pas le nom : elle commence où finit la première, et s'élève sur ses débris. A celle-ci ne président plus, ni instituteurs, ni parens, ni autres tristes pédagogues ; mais la liberté, l'amour du plaisir, les passions, et tous les objets qui les enflamment.

Au moment où la raison commençoit à percer les nuages qui la cachoient; au moment où, comme un astre bienfaisant, elle alloit répandre ses rayons sur les charmes de la vertu et sur les sacrifices qu'elle exige ; au moment où la sagesse elle-même n'a pas trop de toutes ses armes pour combattre le vice ; un jeune homme sans guide et sans appui, voit la volupté lui ouvrir des routes semées de fleurs : il les suit; et dès le premier pas qu'il fait dans cette nouvelle et riante carrière, il rougit des documens qu'il a reçus, comme d'un opprobre. D'autres

maîtres lui font d'autres leçons : des ouvrages enchanteurs joignant le pyrrhonisme à la licence, lui offrent des principes et des tableaux qui séduisent son cœur. Mettre le souverain bonheur dans le plaisir, la force d'esprit à ne rien croire de spirituel et de surnaturel, rapporter tout à soi, mépriser les liens du sang, comme formés par les préjugés vulgaires ; tels sont les enseignemens que reçoivent les jeunes gens que l'on dit être bien élevés, et telle est l'éducation qui leur reste. Hélas ! que de larmes amères elle a fait répandre aux parens ! Que de familles elle a plongées dans une amertume éternelle !

Digne père de famille qui m'avez inspiré ces réflexions, puissiez-vous, méprisant nos préjugés, vous affranchir de leur tyrannie ! Puissiez-vous sentir fortement que le vrai bien de l'homme en société est la bonne éducation, qui consiste bien moins dans les talens,

que dans les qualités de l'ame ; qu'il ne faut jamais vouloir qu'un enfant soit un homme, et que c'est au moment où il va le devenir, que vous devez lui donner un guide, un ami, pour éclairer sa raison et diriger son cœur !

FIN.